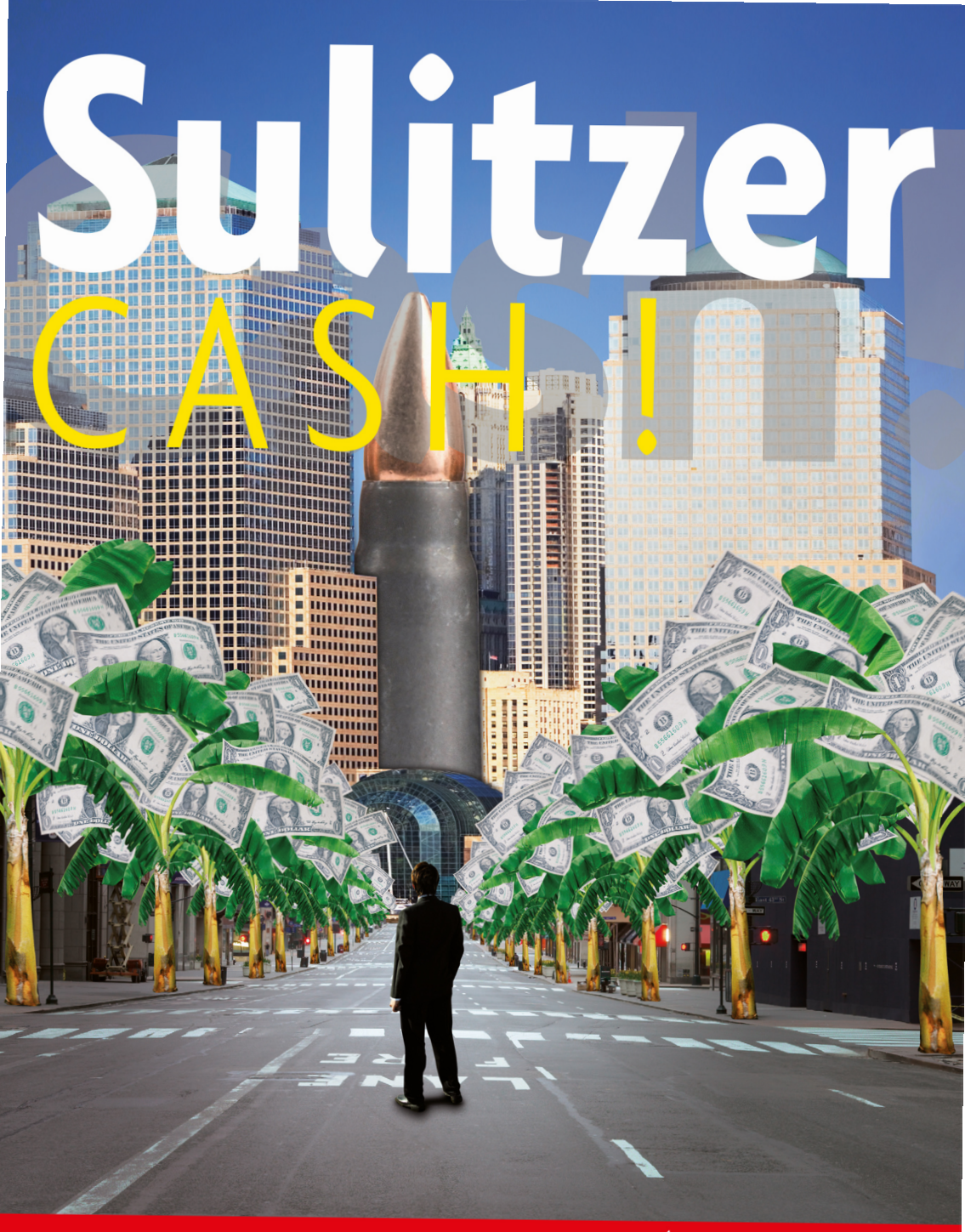
Sulitzer

CASH !



QUAND LES IDÉES FONT FORTUNE

éditions du ROCHER

CASH !

Paul-Loup Sulitzer

CASH !

éditions du
ROCHER

Les fluctuations récentes du cours des changes ne pouvant être prises en compte, il est convenu que pour toutes les opérations financières évoquées dans cet ouvrage, le taux du dollar est fixé à 4,50 FF.

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions Denoël, 1981.
© Éditions France Loisirs, 1989.
© Éditions du Rocher, 2010.

ISBN : 978-2-268-06971-5
ISBN pdf : 9782268094106

À mon père, à ma mère.
Pour mes fils James-Robert et Jacques-Édouard,
mes filles Olivia et Joy,
ma petite-fille Anna-Teresa
et pour Annabelle.

« Tu vois, ceci est mon Royaume et
je crois que tu en feras ton Empire…
« Il te faudra du talent et puis aussi
du courage, du courage, encore du courage ! »
C'était une voix douce et grave.
C'était la voix de mon bonheur,
c'était la voix de mon Père.

P.-L. SULITZER

PREMIÈRE PARTIE
Le Messager

1

La journée du 7 mai.

Ce jour-là, le matin de ce jour-là, je suis à Amsterdam. J'y suis arrivé venant de Londres, je dois en repartir très vite pour Francfort, Allemagne fédérale, où j'ai un autre rendez-vous dans l'après-midi. Puis, le soir même, Paris pour trois ou quatre jours et de Paris envol pour la Californie *via* New York, afin d'y rejoindre Catherine. Ce n'est pas un voyage exceptionnel. Comme celui-là, j'en ai fait quinze ou vingt au cours des derniers mois. Cette journée du 7 mai non plus ne semble pas sortir de l'ordinaire.

Je n'ai pas la moindre idée de ce qui m'attend. Pas le moindre pressentiment.

Mon rendez-vous de Hollande est banal. De la part de mes deux interlocuteurs bataves, j'ai même eu droit à l'habituelle surprise, quand ils m'ont vu : ils ne m'ont pas demandé pourquoi je n'étais pas avec mon papa mais ça a dû être tout juste. Et bien entendu, l'un d'eux n'a pu s'empêcher de remarquer : « Vous êtes très jeune. » À quoi j'ai fait ma réponse ordinaire : « Rassurez-vous, ça n'est pas contagieux. »

Bon, ces politesses échangées, nous nous mettons au travail. Ils ont, disent-ils, une affaire à me proposer. Ils prennent, pour me dire ça, des précautions de cambrioleur. En fait, leur affaire est simple : ils ont de l'argent (pas mal), ils en voudraient davantage (évidemment), ils envisagent de placer leurs capitaux dans une société d'investissements privée qui serait miraculeusement anonyme parce qu'ayant son siège social à Curaçao dans les Antilles anciennement néerlandaises, ou à Panama, ou aux Caïmans, ou aux Bahamas ou au Liechtenstein ou n'importe où pourvu que ça ne se sache pas ; ils attendent de cette société qu'elle réalise de gros bénéfices, grâce à la gestion rusée de Franz Cimballi.

Et Franz Cimballi, c'est moi.

Bref, du classique. Suit même la traditionnelle complainte à propos du fisc. Je les écoute en pensant à autre chose et je finis par dire : « Comme je vous comprends, et c'est entendu, et tout ira très bien vous verrez. »

Je m'en vais. Nous sommes restés une heure ensemble, il doit donc être à peu près onze heures quinze.

Je me revois ensuite marchant le long du quai du Singel ; il y a des péniches fleuries défilant avec lenteur à ras bord des étalages du marché. J'ai encore aujourd'hui dans mes narines le parfum de ces bouquets, et devant mes yeux la palette de leurs couleurs. Je traverse la place Rembrandt ; il devait faire assez beau, à en juger par les terrasses achalandées, tout autour de la statue du peintre. Que j'aille à pied ce jour-là est probablement un signe : je marche ordinairement quand je parle, quand j'essaie de convaincre ; et il est vrai que je tiens difficilement en place. Mais de là à marcher dans une rue, dans une ville, il fallait que je sois

préoccupé, pour quelque raison que ma mémoire ne retrouve pas.

À midi, je suis à l'hôtel *Amstel*. Le journaliste américain est là, à m'attendre dans le hall. Je l'avais complètement oublié, celui-là. Il dit : « Vous m'aviez complètement oublié, hein ?

– Quelle idée ! Je pensais justement à vous. »

Je ne me rappelle même plus son nom : Mac Quelque Chose. Il vient de New York à seule fin de me voir, quelle joie, de m'interviewer pour son magazine qui envisage de me consacrer une page ou deux : « Et pourquoi moi ? – Il n'y a pas tellement d'hommes de vingt-cinq ans qui ont gagné cent millions de dollars. – Je n'ai pas gagné cent millions de dollars. – La moitié ? Va pour la moitié. La moitié suffit à impressionner, monsieur Cimballi. Je peux vous appeler Franz ? D'ailleurs, vous n'avez même pas vingt-cinq ans. Et vous en paraissez dix-huit ou vingt. »

Je me souviens brusquement : il s'appelle MacQueen. Michael MacQueen.

« Venez, Mike.

– Ça vous vexe qu'on dise que vous paraissez dix-huit ans ?

– Moins que si vous me disiez que j'en fais cinquante. »

Adriano Letta sort de l'ascenseur, il précède un employé qui porte nos bagages, le sien et le mien. « L'avion est prêt », me confirme Adriano d'un signe de tête, avec son exubérante gaieté habituelle. Adriano est moitié napolitain, moitié libanais, moitié grec, moitié sicilien. Avec un zeste de juif tunisien et du sang espagnol. Il parle sept ou huit langues, il est maigre et noir, il sourit une fois par an à Noël,

il met vingt-cinq minutes à manger un oursin de peur d'y laisser quelque chose, il est fort capable de prélever une commission sur une prévision météorologique. Il travaille avec moi depuis presque quatre ans.

J'entraîne MacQueen. Qui me demande : « Et on va où ?

– Francfort.

– Sur l'Oder ou sur le Main ?

– Le bon. »

Il est du genre flegmatique, ça ne l'affole pas. Il court flegmatiquement à la recherche de sa propre valise et nous rejoint. Au moment où, sur le trottoir devant l'hôtel, mon regard est accroché par le visage d'une jeune femme qui me rappelle nettement celui de Sarah Kyle que j'ai connue au Kenya puis à Hong Kong. La jeune femme non seulement me regarde mais elle me photographie, moi seul. Je demande à MacQueen :

« Elle est avec vous ?

– Jamais vue. Jolie fille. »

Elle continue de me photographier, sans hâte mais méthodiquement. Je m'approche d'elle et il faut que la distance entre nous ne soit plus que d'un mètre pour qu'elle consente enfin à baisser son appareil. Elle me fixe, impassible. Je lui souris :

« Le coup de foudre ? »

Différence avec Sarah Kyle aux yeux verts : les siens sont noirs. Lentement, posément, elle se détourne et s'en va, se perd dans la foule.

Et c'est tout.

Nous sommes en voiture, en route vers l'aéroport d'Amsterdam-Schiphol. Midi quinze, le 7 mai.

« Voyons un peu, dit MacQueen. Et si nous commencions tout simplement par le début ? Vous vous appelez Franz Cimballi. Il y a quatre ans, à vingt et un ans, vous n'aviez rien, pas un sou. On vous met dans un avion pour n'importe où, le plus loin possible, le Kenya. Miracle – même pour vous – en quelques semaines, vous y faites fortune.

– Pas fortune. »

Nous voilà à Schiphol. Y surgit la tête rousse de Flint, hérissée de sa saleté d'éternel cigare puant, à la façon dont une tourelle de char est hérissée d'un canon. Flint braque son cigare vers moi : « Francfort, Franz ?

– Francfort.

– C'est parti mon kiki. Décollage dans trois minutes et quarante-sept secondes.

– Pas fortune, d'accord, dit MacQueen. Mais vous avez tout de même gagné pas mal d'argent au Kenya. Des opérations de change, m'a-t-on dit, des deutsche Mark contre des shillings kenyans, eux-mêmes troqués contre des dollars. Ensuite, vous vous installez à Hong Kong…

– Qui c'est, ce fou ? » demande Flint en désignant MacQueen.

Je fais les présentations. Nous prenons place dans l'avion.

« Ensuite Hong Kong. Vous y créez une hilarante affaire de gadgets. Ça va de la Fantoma's Bank au Sac à Rire, en passant par des gratte-dos électriques et des tire-bouchons à pédale… »

Flint s'engueule comme d'habitude avec la tour de contrôle. Il gagne et nous finissons par décoller, à quelques secondes de treize heures.

« Hilarante, peut-être. Mais n'empêche qu'avec vos gadgets farfelus, voilà que vous faites votre premier million de dollars, poursuit MacQueen. L'avion est à vous ?

– Pas plus que le pilote. »

Adriano Letta me tend des papiers, des projets de contrat. Par un hublot, Amsterdam et le Zuiderzee s'éloignent. J'explique à MacQueen qui est Flint. C'est vrai que ce n'est pas un pilote ordinaire. J'ai fait sa connaissance à l'hôtel *Breaker's*, en Floride. Au premier coup d'œil je l'ai pris, soyons francs, pour une cloche : un grand type maigre, poil-de-carotte, dégingandé à donner l'impression d'être fait de pièces rapportées, la pomme d'Adam proéminente et marchant en quelque sorte devant lui, à l'aplomb de la pointe de son cigare. Mais le personnel du *Breaker's* l'enveloppait d'un respect inattendu. Renseignements pris, il y avait de quoi : cet olibrius n'était, n'est rien moins que l'héritier de l'un des plus gros empires industriels américains (dans la chimie). À une réserve près : par la vertu d'un acte de trust, Flint ne peut disposer du capital (fabuleux) dont il est l'héritier ; il n'en a que la jouissance partielle, on lui sert une rente confortable et rien de plus, on n'a pas trop confiance en ses capacités de financier. Et pour cause : la seule fois où il lui a été possible de débloquer un peu d'argent, il s'est offert un avion, et pas n'importe quel avion : un Gulfstream 2 Grumman de près de vingt-cinq mètres de long, capable de voler à pas tout à fait mille kilomètres à l'heure sur plus de six mille kilomètres. Ça a creusé un sacré trou dans son budget, au point qu'il n'a pas pu payer comptant et a dû signer des traites sur trois ans, qu'il règle avec le montant de sa rente. Et il ne lui est plus

resté de quoi s'acheter un hamburger. Quand il m'a raconté son histoire, au bord d'une des piscines de l'hôtel, j'ai hurlé de rire. Ça l'a encouragé : il m'a proposé de se mettre, lui et son avion, à ma disposition. À condition que je prenne en charge la moitié de ses traites : « Franz, tu te déplaces beaucoup et moi, pourvu que je vole… »

Il est presque une heure trente, nous survolons la Ruhr. Le temps est clair.

« Quoi qu'il en soit, reprend MacQueen, après ce premier million de dollars, les autres ont suivi… »

Je souris au journaliste :

« Quoi de plus simple !

– … ont suivi. J'ai essayé de retracer votre itinéraire, pendant ces dernières années. Pas facile. Vous avez couru d'un bout du monde à l'autre… »

Le steward achève de nous servir à déjeuner.

« Pas couru : dansé. »

MacQueen hoche la tête en souriant :

« La Danse de Cimballi. On vous surnomme Franz le Danseur. »

Et c'est à ce moment-là que le premier événement se produit. Le premier des deux qui marqueront cette journée du 7 mai. En réponse à un appel de Flint, Adriano Letta s'est rendu dans la cabine de pilotage. Il en revient au moment où MacQueen me demande :

« Et c'est quoi, cette danse qui vous a fait gagner quarante ou cinquante millions de dollars en quatre ans ? »

Adriano me tend un papier. Je le lis et c'est une explosion. Je me lève, je marche dans la travée entre les

sièges. Pour un peu, je hurlerais, par cette violence dans le sentiment que j'ai toujours tant de peine à réprimer. Adriano me considère impassible, MacQueen me dévisage interloqué. Il me demande :

« Mauvaise nouvelle ? »

Je l'embrasserais. Une mauvaise nouvelle ? UNE MAUVAISE NOUVELLE ? Ce télex est le plus beau que je recevrai sans doute jamais !

J'ai un fils. À Los Angeles, avec douze à quinze jours d'avance, Catherine vient d'accoucher et nous avons un fils.

Trois minutes plus tard, Flint a mis, comme il dit, la barre à tribord toute. Notre avion vole désormais vers l'ouest. J'aurais demandé à Flint d'aller en Chine, il n'aurait sans doute pas hésité. Alors, la Californie…

« Los Angeles, Franz ?

– Los Angeles.

– Je ne pourrai pas me poser sur le toit de la clinique, je te préviens.

– Essaie toujours. »

J'ai renoncé à Francfort qui peut attendre. J'ai téléphoné à Catherine pour essayer de lui annoncer mon arrivée, j'ai téléphoné partout et je continue à le faire, lançant appels et invitations, voulant à toute force faire partager ma joie.

Escales prévues à Londres et New York. Et à Paris, bien sûr.

À Paris, Marc Lavater.

Il y a quatre ans que nous nous connaissons, quatre ans que j'ai, une nuit, fait appel à lui, à ses capacités de juriste.

Il n'est pas une seconde où je l'aie regretté. Marc Lavater pourrait être mon père ; il a bien vingt-cinq ans de plus que moi. On n'a pas d'amis, a dit quelqu'un, on n'a que des moments d'amitié ; eh bien, disons qu'avec Marc ces moments durent depuis quatre ans. Il dit avec son calme coutumier :

« Je déjeunais, je suis parti au milieu des hors-d'œuvre. Qu'est-ce que tu as encore inventé ? Et j'ai faim, en plus.

– Champagne et caviar, tout est prêt. Bienvenue à bord. Où est Françoise ? »

Françoise Lavater, sa femme.

« À Chagny. Je lui ai téléphoné, elle va prendre le premier avion pour Los Angeles, et nous rejoindra là-bas. »

Marc hausse les sourcils :

« Et qu'est-ce que nous sommes censés faire à Los Angeles ?

– La fête. Appelle-moi Papa. »

À Londres, le Turc. Le Turc et Ute Jenssen. Difficile de ne pas remarquer Ute : elle mesure un mètre quatre-vingt-six ou sept, nu-pieds ; et elle porte des talons de douze centimètres. Elle m'embrasse sur la bouche, embrasse Flint et MacQueen mais pas Adriano qui est allé se cacher dans les toilettes. Le Turc me dévisage de ses grands yeux de femme : « La fête, Franzy ?

– La fête. Et ne m'appelle pas Franzy, s'il te plaît. »

Large sourire : « Du moment que c'est toi qui paies… »

À son habitude, le Turc ne s'est pas déplacé seul, il a amené avec lui trois ou quatre donzelles absolument ravissantes, sans lesquelles il ne voyage jamais et qui lui tiennent lieu à la fois de domesticité et de harem. Sitôt dans l'avion,

elles se mettent à l'aise, autrement dit nues. MacQueen écarquille les yeux, visiblement il est pris par surprise. Il me souffle : « Est-ce que ce n'est pas ce type qu'on appelle le Turc, une espèce de prêteur international qui a la réputation de n'avoir jamais accepté qu'une seule de ses créances demeure impayée ? – Lui-même. – Il n'est pas un peu crapule ? » J'éclate de rire :

« Turc, MacQueen pense que tu es un peu crapule. »

Le Turc caresse le journaliste de son doux regard fendu. À la place de MacQueen, je me méfierais : le Turc a la manie d'embrasser les hommes sur la bouche. Personnellement, je me tiens toujours prêt à faire un bond en arrière.

« Un peu ? s'exclame le Turc. Ça veut dire quoi, un peu ? Pourquoi toujours des demi-mesures ? »

Nous passons l'Atlantique dans une franche gaieté et à New York, Li de Liu.

Ils sont chinois, comme leur nom l'indique. Je n'ai jamais réussi à distinguer Li de Liu et *vice versa*. Notre amitié date de Hong Kong, elle s'est renforcée quand ils se sont installés aux États-Unis, à San Francisco, en compagnie d'une soixantaine de millions de dollars. Leur sens de l'humour confine au délire, on les prendrait volontiers pour des cinglés. On aurait tort, et grandement. Il suffit de faire des affaires avec eux pour en être très vite convaincu. Ces deux clowns impénitents ont un flair incroyable s'agissant de découvrir les bons investissements. À preuve cet argent qu'ils ont mis dans un super-film de super-science fiction, mettant en scène une bataille dans les